

MAX FISCHER

**RENDEZ-VOUS
AVEC L'ACROPOLE**

PAGES D'UN CARNET DE NOTES



FLAMMARION

*Il a été tiré de cet ouvrage
dix exemplaires sur papier de Madagascar
numérotés de 1 à 10,
vingt-cinq exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 11 à 35
et soixante-cinq exemplaires sur papier vergé
pur fil Lafuma
numérotés de 36 à 100.*

EXEMPLAIRE N° 33

RENDEZ-VOUS
AVEC L'ACROPOLE

OUVRAGES

PUBLIÉS SOUS LA SIGNATURE
MAX ET ALEX FISCHER

ROMANS

CAMEMBERT-SUR-OURCQ.
L'AMANT DE LA PETITE DUBOIS.
POUR S'AMUSER EN MÉNAGE !...

CONTES

LE DUEL DE M. LOLOTTE.
A. Z. II, POSTE RESTANTE.
L'INCONDUITE DE LUCIE.
LA DAME TRÈS BLONDE.
DÉTAILS SUR MON SUICIDE.
APRÈS VOUS, MON GÉNÉRAL !

NOTES DE VOYAGE

VENISE.

FANTAISIE

POUR LES AMANTS, POUR LES ÉPOUX, POUR TOUT LE MONDE.

NOTES ET IMPRESSIONS DE THÉÂTRE

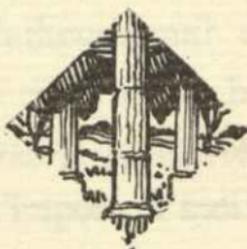
DANS DEUX FAUTEUILS.
DANS UNE BAIGNOIRE.

MAX FISCHER

RENDEZ-VOUS
AVEC L'ACROPOLE

PAGES D'UN CARNET DE NOTES

COUVERTURE ET PRÉSENTATION
DE RENEFER



ERNEST FLAMMARION, EDITEUR

MAX FISCHER

RENDEZ-VOUS

AVEC L'ACROBOLE

PAGES D'UN CAHIER DE NOTES

UNIVERSITY OF CHICAGO



Droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

Copyright 1929,
by ERNEST FLAMMARION.

RENDEZ-VOUS AVEC L'ACROPOLE

EXPECTATIVE.

On vient de m'apporter mon billet.

Je le tourne, je le retourne.

Je me sens joyeux; un peu ému, aussi, peut-être.

Quelles impressions vais-je éprouver à Athènes?... Enthousiasme? déception?...

Et puis, au cours de ce bref séjour là-bas, quelle Grèce vais-je apercevoir? quelle sera la Grèce qui va s'imposer à moi?

Des noms impressionnants se présentent à ma mémoire.



Pêle-mêle ;

Eschyle, Périclès, Sophocle, Zeus, Alcibiade, Platon, Antinoüs, Aristophane, Socrate, Phidias...

Est-ce la Grèce de ces Grecs-là qui m'accueillera ?

Ou bien est-ce celle — qui ne bénéficie pas encore du recul du temps — de M. Eleutherios Venizelos ?

Ou bien seront-ce, à la fois, et celle-ci et celle-là — presque confondues, se complétant l'une l'autre ?

Et, dans ce cas, discernerais-je un lien entre elles ?

Comment, en vérité, pourrais-je me faire une opinion dès à présent ?

Je connais, certes, le sens de ce substantif délicat : *atticisme*.

Mais je n'ignore pas que pour désigner un



.....

homme qui, dans les tripots, aide le sort à lui être favorable, on emploie cette expression, qui vitupère un peuple :

— C'est un...

Alors?



L'UTILE PRÉCAUTION.

OU : « N'OUBLIONS JAMAIS D'ÉCLAIRER NOTRE LANTERNE. »

Sur le bateau — qui, depuis deux jours, se dirige vers Athènes — quelqu'un me rappelle cette anecdote, que j'avais oubliée.

Renan venait de faire — je ne sais plus où — une conférence sur Athènes, une des plus ravissantes qu'il eût jamais prononcées.

La conférence terminée, tous ceux des auditeurs qui avaient le privilège de connaître personnellement le Maître se précipitèrent vers lui pour le féliciter.



Il parut immédiatement évident que Renan, ce jour-là, accueillait sans plaisir les témoignages d'admiration qui lui étaient prodigués.

Quelqu'un crut devoir s'enquérir des causes de cette mauvaise humeur.

— Je ne suis pas content de moi — bougonna Renan — pas content du tout. Ma conférence, la conférence que vous venez d'entendre, ne vaut rien. Je devrais la recommencer — depuis le commencement ; j'ai oublié de vous fournir, dès l'exorde, une précision indispensable : j'ai omis, en effet, de vous dire qu'Athènes était en Grèce.

Laissez-moi vous affirmer, sans retard, qu'Athènes se trouve bien là où Renan vient, par ma plume, d'avoir l'occasion de vous le rappeler.



LE MAL DE MER.

Quel drôle de mal !

Pour souffrir de nausées, qui leur soulèvent le cœur, les hommes attendent d'être enfermés, solitaires, dans des cabines — loin de leurs contemporains.

Pourquoi ce retard ?



ARRIVÉE.

On comptait trouver, dès l'abord, un pays parsemé de ruines émouvantes.

De loin, de Paris, du fond de tous les livres, lus, relus, et médités, on s'attendait à découvrir, sur-le-champ, une Athènes majestueuse, — présentant aux regards de ses admirateurs le galbe hautain d'une cité plusieurs fois millénaire.

Surprise ; Athènes, espiègle, s'amuse à vous étonner...

Athènes ? l'Athènes que l'auto me fait traverser pour gagner l'hôtel ?... Une manière de préfecture moderne, ou de sous-préfecture ; une



contrefaçon de Nice — très exactement : rues neuves, bordées de maisons de deux ou trois étages, sans caractère ; tramways, autobus, taxis ; claksons ; kiosques à journaux ; cafés, cafés ; confiseries, confiseries et confiseries...

Et que d'immeubles en construction !

Ici, là, partout !

On pensait être appelé à enjamber des ruines. Il y aura surtout lieu, parbleu ! d'éviter attentivement de faire des taches à ses vêtements en frôlant des plâtras... On songeait au travail que devaient accomplir, sous ce ciel, de doctes archéologues. Ce ne sont que des maçons, et encore des maçons, que l'on aperçoit... On était venu avec une âme de pèlerin. On se sent des pieds de touriste.

*
**

Lorsque, cependant, lassé (à la fin d'une



première flânerie à travers les rues de cette petite ville, qui, tantôt donne l'impression du « flambant neuf » et tantôt celle de l'inachevé) lorsque, lassé, de considérer les vitrines des magasins de la place de la Constitution, de la rue du Stade ou de la rue de l'Université, on se décide à lever les yeux au Ciel, pour le prendre à témoin de l'étonnement éprouvé, on aperçoit, tout à coup, là-haut, là-bas, sur une colline qui s'élève aux confins de cette paradoxale Athènes, la flanquant (la flanquant, semble-t-il d'abord, à l'instar d'une manière de cimetièrè désaffecté) ceci, ceci que l'on était, en effet, précisément venu voir : l'Acropole.



PRÉSENTATION A L'ACROPOLE.

Le taxi a, pendant quelques instants — six ou sept cents mètres — suivi la courbe de la rue Amalia. Il s'est, bientôt, trouvé au pied de la colline.

Quatre-vingts mètres d'une montée fort rude, qui escalade le rocher hâtivement.

Et voici la porte Beulé, par laquelle on accède au monument.

L'Acropole — composé de ses quatre ruines — s'élève sur le plateau, devant moi.



Avant de franchir le seuil sacré, accordons, si vous le voulez bien, un coup d'œil au panorama, à nos pieds.

A notre droite, en bas, voici, presque à perte de vue, le rivage, en anses, sinueux, de l'Egée ; à notre gauche, en bas, voilà Athènes — la nouvelle Athènes qui, considérée d'ici, est (miracle!) ravissante : de cette petite ville neuve, sans accent, qui, lorsqu'on la parcourt, paraît, à juste titre, si banale, on n'aperçoit, de ce belvédère, que des toits de couleur sombre, heureusement rapprochés les uns des autres, et quelques lignes de murs.

Par la magie de la lumière, qui est diaphane, par la grâce de la poussière, qui, en ce pays, estompe tout, la jeune Athènes semble patinée par le temps.

La ville, d'ici, paraît, au surplus, construite avec un rare bonheur, dans les limites mêmes de la vallée qui l'enserre.



Elle est si exactement blottie dans le creux de l'épaule du sol, qu'elle ne semble pas avoir été édifiée petit à petit, pierre après pierre, maison après maison.

A la regarder de cet observatoire, on accepterait de croire qu'elle a été miraculeusement apportée un jour, toute construite, dans les plis d'une vague géante de je ne sais quelle mer disparue, et abandonnée sur le sol par un flux précautionneux.

Derrière l'Acropole, en arrière-plans, la surplombant sans l'écraser, voyez :

à droite, la colline de l'Hymette, aux coteaux mollement infléchis, — et mauves (je ne vous l'apprends pas) ;

à gauche, les contreforts du Pentélique, mosaïqués de marbre blanc.



SOLEIL.

Deux vers d'Edmond Rostand survivront,
sans doute, à sa mémoire :

*Soleil, ô toi, sans qui les choses
Ne seraient que ce qu'elles sont !*

Ces vers de France expriment une vérité
grecque : c'est grâce au Soleil que les choses,
ici, sont tout ce qu'elles sont.



EXPLICATION.

Minerve, Minerve l'incarnation de la Sageesse, Minerve, divinité fondatrice et tutélaire d'Athènes, est coiffée d'un casque.

A quelles fins, cette coiffure ?... pour servir, à la Déesse, de parure guerrière ?

Mais non, mais non; cette hypothèse serait absurde !... Minerve est trop pondérée pour s'équiper en combattante.

Elle a posé un casque sur son front, cette Sage, tout simplement pour se protéger, sous ce ciel trop chaud, du coup de soleil des idées folles.



LES PROPYLÉES.

Lorsque le visiteur pénètre sur le plateau sacré, c'est la première ruine qui s'impose à lui.

Les Propylées étaient une façon d'entrée monumentale de l'Acropole, ou, si vous le préférez, de vestibule — de vestibule, d'ailleurs, qui, à lui seul, savait déjà être le plus noble, le plus pur, des palais.

Stupeur.

Majesté. Force. Equilibre.

Quelques colonnes ; une couleur ; une matière. La perfection.



— Le coup d'aile !... — murmure quel-
qu'un, à côté de moi, éperdu d'admiration.

Le seul vestibule du monde, sans doute, où
l'on puisse accepter, comme une récompense, de
faire antichambre.

LES PROPRIÉTÉS

Excepté le vestibule...
c'est-à-dire la première...
Les Propriétés...
numériques de l'Arithmétique...
de vestibule — de vestibule...
qui seul, avant d'être le plus...
qui, des palais.

...
Mais...
...
... La perfection.



SOUVENIRS D'ÉCOLE.

Des amis m'ont, hier soir, emmené au dancing. Or (paradoxe !) ce dancing se trouvait situé à Phalère ; oui, à Phalère, au vieux Phalère — antique refuge des premiers navigateurs de l'Attique.

Les bureaux du Télégraphe Central (j'y ai porté, à diverses reprises, des textes de dépêches, ces jours-ci) s'élèvent rue de Sophocle ; pour aller visiter l'Eglise Saint-Denis, j'ai suivi la rue d'Homère ; j'ai eu l'occasion de flâner rue d'Eole, de faire une course rue d'Esculape, de rendre une visite rue de Thémistocle...



Les leçons, les plus oubliées depuis le lycée, reviennent à la mémoire, du matin au soir, à Athènes, en rangs pressés, parées de jeunesse.

La Grèce, à cause de cela, on n'a pas l'impression de la découvrir. — mais de la retrouver.



PAYSAGES ATTIQUES.

I. SOL.

Sous le ciel, d'un bleu éclatant, sans failles, sans ombres, les collines se découpent nettement.

Plus grises que vertes, parce que rocheuses ; et d'un vert très sombre, presque noir, lorsqu'elles ne peuvent pas se borner à être uniformément grises.

Est-ce de la terre, vraiment, ce sol si dur, et qui ne voudrait rien laisser pousser sur lui, rien faire vivre ?



Ici et là des oliviers, plus trapus que vigoureux ; des ceps de vignes, courts, presque nains ; de rares bouquets de pins ; quatre ou cinq amandiers, qui paraissent égarés, sans relations dans le voisinage ; quelques cyprès, dépourvus d'élan vers le ciel.

Des pâturages pauvres, devant lesquels vous ne verrez jamais, attablés, de troupeaux de bœufs, de vaches, ou de porcs. Pas de fermes.

Disséminés dans cette campagne avare, à intervalles assez grands d'ailleurs, de petits ânes gris, maigres, arc-boutés sur des pattes brèves ; des chèvres et des chevreaux, aux flancs creux ; de modestes familles de moutons — trop méridionaux pour se laisser alourdir par la graisse.

Un paysan — de loin en loin, de très loin en très loin — est penché sur un sillon à la ride sèche, qui lui demande à boire.



2. *POUSSIÈRE.*

Elle est grecque. A la fois exubérante et paresseuse.

Réveillée par les roues de votre voiture, elle se résigne, comme à regret, à interrompre sa sieste ; elle se soulève avec indolence ; s'attarde à quelques mètres seulement du sol.

A peine avez-vous le dos tourné qu'elle retombe prestement derrière vous ; s'étend de tout son long, de nouveau, en travers de la route.

Et s'endort, derechef, au soleil.

3. *VILLAGES.*

Certains villages grecs se composent d'une seule maison.



4. PAYSANS.

Beaucoup d'entre eux mangent chaque jour, exclusivement, d'un bout de l'année à l'autre, quelques olives et un quignon de pain.

— Est-il vraiment possible qu'un homme puisse subsister ainsi ? — ai-je demandé, stupéfait.

— Oui — m'a répondu mon interlocuteur d'une voix unie — oui : l'huile des olives nourrit...



GÉNÉRALISATIONS.

Relatives à « l'Athénien moyen » d'aujourd'hui.

L'Athénien moyen d'aujourd'hui — cet homme dont le patronyme fort long, hérissé de consonnes, se termine par un « ès » ou par un « os » — ne prend jamais *at home* son petit déjeuner du matin, avant de sortir de chez lui pour se rendre à ses affaires.

Ce premier déjeuner-là, il se le fait apporter



à son bureau, du café le plus proche; il se composera — en tout et pour tout — d'une petite tasse (petite, petite, plus petite que ça encore) de café turc.

Les trois repas quotidiens de l'Athénien moyen sont, d'ailleurs, d'une surprenante frugalité.

En dehors de l'insignifiante tasse de café turc du matin, il se borne à absorber, en manière de déjeuner — vers une heure — un modeste plat de macaronis (ou d'autres pâtes), et un peu de poisson ou une côtelette d'agneau. Dessert : une orange, ou une pomme. Boisson : un grand verre d'eau, ou un tout petit verre de vin résiné.

L'Athénien moyen dîne tard : entre neuf heures et dix.

Menu : un œuf, ou, de nouveau, quelques pâtes (mais jamais et ceci et cela à la fois), et une assiette de salade.



On hésite à s'établir restaurateur en Grèce. On n'hésite pas à s'y installer tailleur, chapelier ou bottier.

Les seules dépenses, en effet, devant lesquelles l'Athénien ne rechigne pas trop, sont les dépenses somptuaires.

Ce désir de paraître élégant — d'une élégance d'ailleurs un peu tapageuse — n'est pas l'apanage des classes « moyennes » : les employés de magasins, les chauffeurs de taxis, les domestiques, sont, ici, vêtus, des pieds à la tête, comme les plus coquets des membres du Jockey ou de l'Automobile-Club.

Les mendiants, eux-mêmes, ne consentent qu'exceptionnellement à porter l'uniforme de leur emploi.



Vous pouvez accorder aux strictes règles, ci-dessus énoncées, un crédit d'autant plus large, que de nombreuses exceptions (vous le devinez) les confirment ; — comme il convient.



CEINTURES.

Parce que vous êtes Français et que vous vivez sous le ciel de France, vous sentez, sans que personne ait besoin de vous l'expliquer, pourquoi, et comment, la philosophie truculente d'un Rabelais ou la souriante philosophie d'un Montaigne sont des philosophies de chez nous.

Eh bien, il suffit d'être venu ici, d'y avoir un peu vécu, pour percevoir à quel point des zélateurs de la frugalité, comme Epictète ou comme



Zénon, sont foncièrement, spécifiquement, grecs.

Ils parviennent à faire, de deux mots aussi dissemblables que « frugalité » et « misère », presque des synonymes.

Ils prouvent que la plus misérable des misères peut apporter une richesse avec elle : l'illusion d'être désirée.

— Ah ! quel plaisir — a, de tous temps, soupiré, avec satisfaction, le Français — ah ! quel plaisir on éprouve à desserrer d'un cran la ceinture de son pantalon, pour pouvoir mieux digérer !...

— Ah ! quelle jouissance — sont arrivés à murmurer certains Grecs — ah ! quelle jouissance on trouve, après s'être « mis la ceinture », à la serrer, encore, délibérément, d'un cran !



LES « LOUSTROS »

— Une des caractéristiques de la Grèce, et une des plus aimables — me dit ce Français qui habite Athènes depuis douze ans — c'est le rôle qu'y jouent les enfants, les *loustros*... les gamins du peuple... Les loustros tiennent ici une façon d'emploi tutélaire, charmant... Ce sont de petits auxiliaires, toujours offerts par les circonstances, au bon moment, à l'homme qui éprouve un embarras momentané, qui a besoin d'un petit secours quelconque.

» Vous êtes à la terrasse d'un café, quelque



part ?... vous fouillez dans votre poche ; vous en extrayez votre paquet de cigarettes ; vous vous apercevez que ledit paquet est vide ?... Vous n'interrompez pas, pour cela, la conversation que vous avez avec votre ami, ou votre repos solitaire ; un signe, adressé à un des loustros qui vous regarde boire, suffira ; le gosse se précipite à votre appel ; court, diligent, au bureau de tabac quérir le paquet nécessaire ; vous rapporte, scrupuleusement, la monnaie, la monnaie entière ; et il se trouvera payé de son complaisant petit effort, tout à fait payé, par votre sourire et par le plus banal des « merci petit »... — Vous débarquez du train (d'un des rares et lents trains de ce pays) dans une petite ville d'Argolide ou de Béotie ?... vous constatez, une fois de plus, que cette gare, comme presque toutes les gares grecques, est dépourvue d'une « consigne » ?... Vous choisissez, du regard, un des loustros qui baguenaudent près de vous ; vous lui confiez



par l'heure, j'ai été obligé de me rendre à telle adresse ; tu lui transmettras mes excuses de ne pas avoir pu l'attendre, et tu me l'amèneras... » Vous pouvez, sans inquiétude, vous rendre à votre autre rendez-vous, et faire confiance au loustro ; il conduira gentiment, au lieu dit, le retardataire...

« Il me serait aisé de varier et de multiplier, à perte de vue, les exemples : à dix ans, Monsieur, les Grecs sont, tous, serviabes, honnêtes, de commerce sûr et charmant »

— Et plus tard ? ai-je demandé, indiscret.

— Plus tard ?... Eh bien... eh bien, plus tard... — On ne peut pas, n'est-ce pas ? avoir dix ans toute sa vie !...



qui n'a jamais été mis à même de remplir son office ; le Parthénon.

Au total : cinquante-neuf colonnes demeurées ; presque intactes et vingt-sept colonnes mutilées ; plus quelques morceaux de frises et quelques fragments de frontons.

C'est tout.
Absolument tout.

Il ne reste rien d'autre sur le plateau sacré.

Et c'est ce que l'Acropole, en somme ?

Quatre ruines. Sans plus : l'Acropole.

les ruines d'une façon de vestibule : les Propylées ;

les ruines d'un petit temple élevé à la Victoire ;

les ruines d'un sanctuaire — d'assez modestes proportions — qui servait de lieu de sacrifices : l'Erechteion ;

les ruines, enfin, d'un temple plus vaste, qui avait été édifié pour remplacer l'Erechteion, et



qui n'a jamais été mis à même de remplir son office : le Parthénon.

Au total : cinquante-neuf colonnes demeurées presque intactes et vingt-sept colonnes mutilées ; plus quelques morceaux de frises et quelques fragments de frontons.

C'est tout.

Absolument tout.

Il ne reste rien d'autre sur le plateau sacré.

Et, cependant, il est difficile, après être monté une fois voir l'Acropole, de ne pas désirer revenir se recueillir près d'elle, et la contempler, toutes les fois que l'on a quelque loisir, et de ne pas souhaiter prendre, avec elle, rendez-vous après rendez-vous.



FORMULE.

Une phrase de Farrère obsède ma mémoire, depuis mon arrivée : « La mort de ceux qui se changent en ancêtres n'est pas une mort réelle. »

FORMULE

Plus abstrait de l'histoire de ma mémoire,
à l'instar de l'histoire de la mort de ceux qui se
distinguent par leur mort réelle.



VERNISSAGE.

Venu en excursion, ce matin, au cap Sounion,
pointe extrême de l'Attique.

Midi.

Soleil dur.

Atmosphère strictement immobile.

Sur le promontoire du cap, onze colonnes
d'un marbre blanc, tout blanc, agressivement
blanc ; colonnes qui sont les ultimes vestiges



d'un temple élevé, jadis, en ce lieu, à Poseïdon, dieu de cette mer.

Deux anses, en demi-cercles, au pied du cap ; anses remplies d'une eau bleue — d'un bleu extrémiste, si foncé qu'il est plus noir que bleu.

Derrière le cap, trois petites collines sèches, rocailleuses. Leurs sommets sont presque aussi dénudés que des crânes chauves. Ils reluisent sous la lumière crue, au-dessus de quelques touffes d'oliviers, au feuillage châtain, bouclé.

Couleurs franches, excessives ; sans nuances, sans tons, sans dégradés. Couleurs qu'un peintre pourrait, sans doute, se divertir à étaler sur une palette confidentielle, mais que la Nature, seule, peut risquer sur un de ses tableaux.

Cette aquarelle grecque, que j'admire au-



.....

jourd'hui pour la première fois dans son cadre,
que pourrais-je faire pour la conserver intacte —
avec son coloris heurté, éclatant, hardi, brutal —
sur la cimaise de ma mémoire ?

RECETTE

Collection par Sir, architecturalement
très vite aux ruines des monuments.

Même, surtout, le plus longuement possible,
sur toutes les salles de tout le monde : — de
la de l'Acropole, celui de la rue Falguère, ceux
de Delphes, d'Époux, d'Époux, d'Olympie.

Et si la, partout, appliquez-vous à peindre,
dans votre mémoire, les statues et les traits des
dieux de Dieux, Déesses, Demi-dieux, Am-
ours, Génies, enfants, esclaves, etc.. Et pas



RECETTE.

Commencez par aller, consciencieusement, rendre visite aux ruines des monuments.

Flânez, ensuite, le plus longuement possible, dans toutes les salles de tous les musées ; — celui de l'Acropole, celui de la rue Patissia, ceux de Delphes, d'Eleusis, d'Epidaure, d'Olympie...

Ici et là, partout, appliquez-vous à graver, dans votre mémoire, les attitudes et les traits des statues des Dieux, Déesses, Demi-dieux, Amazones, Géants, athlètes, esclaves, etc... Et peu-



plez — avec ceux-ci et avec celles-là — les ruines d'abord admirées.

Puis dormez, rêvez ; laissez, durant quelques jours et quelques nuits, s'opérer, petit à petit, dans la marmite de votre subconscient, le travail d'incubation.

Bientôt, vous pourrez vous servir chaud, à vous-même, cuit à point, le plat le plus succulent : des émincés de Grèce classique.



PLAFOND.

Ce qui augmente, incontestablement, la splendeur des quatre ruines qui composent, aujourd'hui, l'Acropole, ce qui leur assure entre elles une unité plus frappante encore, c'est qu'elles ont, toutes quatre, un plafond identique : le ciel de ce pays.



IMAGES DE MISSELS.

Il est certaines régions, d'ailleurs exceptionnelles, de l'Attique (aux environs d'Ithea par exemple, ou de Lefsina, ou de Daphni) où le sol est moins aride, où il existe un peu de culture, où l'on a l'occasion, par suite, de rencontrer quelques paysans, allant et venant dans la campagne.

On a l'impression, en ces coins privilégiés, d'être mis à même de contempler des illustrations pour Evangiles : les paysans — si maigres qu'ils paraissent avoir d'authentiques visages



d'apôtres — sont vêtus de tuniques aux lignes sobres ; les femmes ceignent leurs fronts de voiles droits, retombants ; quelques ânes — que quelques-uns des travailleurs chevauchent — accompagnent la petite troupe ; des chèvres ou des chevreaux, parfois un mouton ou une brebis, trottent à l'arrière-garde du modeste cortège.

Il semble, au passant, que paysans et bêtes, ainsi groupés, qu'il a l'heureuse fortune de croiser sur la route, doivent avoir pour destination Béthanie, ou quelque point de la rive du lac de Tibériade.



L'ÉTREINTE.

— Il faut voir l'Acropole de près, — affirment les uns.

— Non, il faut la contempler d'un peu loin, — prétendent les autres.

Les uns et les autres ont raison, sans doute. Successivement raison.

Approchons-nous donc d'elle ; puis éloignons-nous en ; — pour mieux percevoir ses aspects divers, pour la mieux admirer, pour la mieux comprendre.

Cela fait, rapprochons-nous d'elle, derechef,



une bonne fois, et le plus près possible : c'est lorsqu'on la serre étroitement dans ses bras, que, en définitive, on aime le mieux une femme — que l'on aime...



POINT DE VUE.

Thé, aujourd'hui, à la Légation de France.

— Il y a longtemps, Monsieur, — me demande cette dame dont je n'ai pas entendu le nom et à laquelle on vient de me faire l'honneur de me présenter — il y a longtemps que vous êtes arrivé dans notre pays ?... Oh ! Monsieur, quel pays épouvantable que la Grèce, pour les maîtresses de maison !... C'est à ne pas croire, vous savez !... Les poulets sont si maigres qu'ils ne sont jamais présentables. Nous ne possédons pas de bœufs ; nous sommes dépour-



vus de légumes ; et nous avons si peu de fruits que ce n'est pas la peine d'en parler... Inviter des amis à dîner à Athènes, c'est possible ; mais leur y servir effectivement un repas c'est autre chose... Ah ! comme je regrette, Monsieur, de ne pas être Française ou Anglaise, ou Allemande... d'un pays, enfin, où l'on peut manger, et faire manger à ses convives, autre chose que des olives ou de l'agneau !



MARATHON.

Une plaine.

Quelques pierres.

— C'est ici, Mesdames et Messieurs, que...

VESTIGES DU SANCTUAIRE DE PYRGOS.

Une tranchée, sans profondeur, de six ou sept mètres.



Trois blocs de marbre teinté, autour de rien du tout.

Un insignifiant fragment de chapiteau ionique.

Nota-bene. — A Marathon, comme à Pyrgos, les visiteurs sont instamment priés d'apporter, avec eux, leurs provisions d'enthousiasme et leurs réserves d'imagination. Impossible de vivre sur le pays.



LE MARI IDÉAL.

La Grèce est, certainement, aujourd'hui encore, le coin de l'univers où l'on trouve le plus grand nombre d'archéologues, réunis sur le plus petit espace de terrain.

Un archéologue grec me parlait, ce matin — de façon fort intéressante, d'ailleurs — de quelques-uns de ses confrères, français, anglais, allemands, américains, les plus connus.

A propos de la veuve de l'un d'entre eux, il m'a, en souriant, conté cette plaisante anecdote :



— L'excellente femme avait coutume de répéter à toutes les filles de ses amies :

« Si les circonstances te le permettent, mon enfant, épouse, de préférence, un archéologue...

« Un poète, pour faire de la poésie, a besoin (je ne te l'apprends pas) de papier glacé, ou satiné, de plumes neuves, d'encre, de buvard ; un peintre, pour faire de la peinture, réclame des chevalets, des godets, une palette, des pinceaux, des boîtes de couleurs ; un architecte, pour faire de l'architecture, ne saurait se passer de tonnes de matériaux, d'équipes d'ouvriers, d'escouades de contremaîtres — et de clients...

« Un archéologue, lui, pour faire de l'archéologie, n'a pas besoin de tout cela ; il n'a besoin de rien ou de presque rien : des débris ou des ruines... Une phalange de doigt de pied, la plus petite phalange du plus petit doigt, lui suffit pour se restituer, sans difficulté, à lui-même, le petit doigt tout entier... suivi du pied... du pied



attaché à la cheville... à la cheville surmontée de la jambe... de la jambe soudée au torse..., etc., etc. Trois pierres dans un champ... ou cinquante centimètres du plus banal des murs d'enceinte... ou un infime fragment de soubassement... lui permettront de réédifier, par la pensée, en moins de temps qu'il ne m'en faut pour te le dire, un temple antique... un Temple tout entier... avec ses propylées, sa cella, ses frises, ses colonnes, etc..., etc...

« Si une femme, qui a eu la chance d'épouser un archéologue, veut bien prendre la peine de lui indiquer, de temps à autre, avec un peu d'à propos, les grandes lignes, le « tracé », de ce que pourrait être un bonheur conjugal, elle fera de cet homme, sans autre effort, le plus heureux et le plus reconnaissant des époux...

« Voilà !... — Ne répète à personne, surtout, ma petite, ce que je viens de te révéler... En tout cas, jusqu'à ton mariage... Qu'une femme sur



dix, seulement, se doute de cela, et, tu le devines, il deviendrait impossible, du jour au lendemain, fut-ce en ce pays béni, de dénicher le moindre archéologue, pour le conduire, d'une main ferme, à la mairie et à l'église... »



...DE LA PLUIE ET DU BEAU TEMPS.

La température, dans ce pays exigü, ceinturé d'eau, est d'essence tout à fait maritime.

Froid et chaud, soleil et pluie, alternent avec une promptitude, une mobilité, exceptionnelles.

— Il n'est pas rare, surtout au printemps ou à l'automne — me dit plaisamment un Athénien — que nous ayons, ici, les quatre saisons en une seule journée.

★
★ ★

Comme nous nous sommes attardés, lui et



moi, à échanger des considérations sur la température, il me parle de la poussière — qui a, en Grèce, presque l'importance d'un élément.

— Connaissez-vous — me demande-t-il — cette phrase que lui a consacrée un écrivain de chez nous, et qui me semble assez jolie :

« Les jours sans vent il semble que quelqu'un pulvérise la poussière dans l'air, avec un vaporisateur invisible ; les jours de grand vent, par contre, le promeneur a l'impression qu'un adversaire caché la lui jette personnellement à la figure, à l'aide d'un puissant tuyau d'arrosage. »



EXCURSION A DELPHES.

OU : « NUL N'EST PROPHÈTE EN SON PAYS. »

« Nul n'est prophète en son pays » ?

La Pythie, la Pythie de Delphes l'était, cependant.

Il importe, d'ailleurs, de constater sans retard que, pour lui permettre d'obtenir ce résultat, ses managers avaient eu recours à la plus réussie des mises en scène.

Delphes — Delphoï — s'élevait à quelques centaines de mètres au-dessus du niveau de la



mer, au milieu de rochers d'aspect volcanique, comme coupés à vif, et qui dévalent en pentes raides, sans paliers, sans terre-pleins, authentiques casse-cou, jusqu'au rivage du Golfe de Corinthe ; ces rochers sont du plus étrange des rouges-roux, d'un rouge-sang, qui, sous les rayons du soleil, rutilent, flamboient — diaboliquement ; — ou divinement, si vous le préférez.

Pour parvenir jusqu'au lieu où la Pythie trônait sur son trépied, assistée de son néocore et de ses hosioï, rendant ses oracles, je viens de visiter, consciencieusement, tout ce qui reste de ce qui constituait la *Voie sacrée*.

Cette *Voie sacrée* était bordée de Temples nombreux (Sanctuaire d'Athéna, autel de l'Hygeïa, Tholos, temple de la Pronaïa, sanctuaire de Gé-Thémis, temple d'Apollon, etc., etc.), jonchée de Trésors (des Cnidiens, des Thébains, des Siphniens, etc., etc. — dix autres), marquée par des ex-voto (des Tarentins, de Marathon,



des Rhodiens — quinze autres), coupée par les sept cascades de la Kastalie.

Les lieux de pèlerinage plus ou moins sacrés m'ont toujours (excusez mon irrespect !) semblé offrir, par certains côtés, quelque analogie avec les baraques des prestidigitateurs : même obligation, ici et là, de frapper vivement l'imagination du visiteur, de l'arracher sans merci à lui-même, de « canaliser », si je puis dire, son attention ; — l'objet à escamoter étant, d'ailleurs, dans les lieux de pèlerinages, plus aisé encore à faire disparaître que le classique foulard de soie ou que le petit pigeon blanc de la baraque : il ne s'agit, en effet, que d'abolir, pour un instant, les derniers vestiges de sens critiques déjà fatigués et de lucidités vacillantes...

Eh bien ! il est incontestable qu'à Delphes on devait pouvoir faire de l'excellent travail !

Il est évident que dans un décor comme ce-



lui-ci, dont on avait su, par surcroît, tirer un aussi prodigieux parti, les doublures, même les plus médiocres, de la Pythie-vedette, devaient, tous les jours, faire leurs prophéties à « bureaux fermés ».

★
★ ★

Ah ! si Madame de Thèbes — notre Madame de Delphes parisienne — avait eu un salon de consultation comme celui-là...



LA POIGNÉE DE MAINS.

Visité le *Céramique*, — la nécropole, le champ de repos, le cimetière, de l'ancienne Athènes.

Passé, ensuite, quelques heures (complémentaires, si je puis dire) dans les salles du Musée, dans lesquelles on a transporté un certain nombre des plus beaux — ou des plus fragiles — des monuments mortuaires antiques.

Les Anciens, vous le savez, ne considéraient pas la mort comme un terme.



La mort, pour eux, marquait, simplement, la date d'un changement d'existence — d'un changement un peu brusque.

Ce sentiment, les monuments du *Céramique* le traduisent de façon charmante.

Toutes les tombes, des Grecs qui n'étaient pas dépourvus de moyens d'existence, étaient surmontées de monuments, dits « édicules », — monuments qui présentaient, assez exactement, l'aspect d'une guérite sans grande profondeur.

Sur le panneau du fond de cette guérite plate, le sculpteur représentait, en groupe, dans leurs attitudes familières, le mort et ses proches; (la femme et les enfants du mort; ou bien ses parents, s'il avait été emporté trop tôt pour avoir eu le loisir de fonder un foyer).

Sur tous les monuments, le plus aimé des parents tient, dans sa main, une main du mort.

C'est ce geste, cette étreinte — des deux



.....

mains qui se sont cherchées, trouvées, unies — qui auraient certainement retenu votre attention émue, comme ils ont retenu la mienne.

Il a été toujours rendu, ce geste, par les statuaires, avec une grâce, un charme, une sensibilité exquisés.

A cette poignée de mains le sculpteur funéraire n'a jamais accordé la décevante signification d'un « adieu ».

Non.

L'étreinte, les étreintes que voilà — aussi bien celle représentée sur la stèle du Dipylon, que celle représentée sur la stèle d'Hégésô, que toutes les autres — signifient clairement :

« En cette heure, me voici près de toi, pour t'assister. Tu peux compter sur moi, aujourd'hui, comme tu as pu compter sur moi à tous les instants importants, ou critiques, de notre existence. Chaque fois que, après une séparation, je t'ai retrouvé, je t'ai toujours, sur-le-champ,



.....

tendu affectueusement la main, en signe de bienvenue joyeuse, en témoignage du bonheur que j'éprouvais à te revoir, en gage de notre inaltérable affection... C'est bien cette signification, être que j'ai entre tous chéri, qu'il convient que tu accordes, encore, à notre poignée de mains d'aujourd'hui, à notre ultime poignée de mains, qui a reçu, ici, le sacrement du marbre. »

En m'éloignant du cimetière, j'ai songé à l'importance des poignées de mains — des poignées de mains d'accueil, et non de congé — que nous échangeons, parfois, dans la vie.

Et je me suis demandé pourquoi nous ne faisons jamais débiter nos lettres par cette formule, que (pour n'en avoir pas suffisamment pénétré le sens peut-être) nous reléguons toujours, machinalement, à la fin :



« Je te serre affectueusement la main. »

Instruit par le spectacle qui venait de m'être offert, je me suis demandé s'il ne serait pas opportun que je commence, désormais, par cette émouvante phrase, les lettres que les circonstances m'appelleraient à adresser à ceux qui occupent une place de choix dans mon cœur...

★
★★

Sagement, j'ai bientôt renoncé, cependant, à prendre aucune initiative de ce genre : je me suis rappelé, à point nommé, que nous avons introduit, dans notre courrier d'hommes modernes, une expression, cette expression — qui aurait sans doute frappé de stupeur le plus incompréhensif des sculpteurs des monuments funéraires : « Je te serre *cordialement* la main. »

« Cordialement » ?... Oui : cordialement...



Comment rendre, et pourquoi tenter de rendre, sa dignité de pacte — à la vie, à la mort — à une étreinte qui a consenti, pour ne plus jamais fatiguer personne, pour ne plus éveiller à aucun titre notre sensibilité, à devenir le « shake hand », le hâtif « secoue-main », indice des sentiments superficiels ?



HERMAPHRODITE.

Je flâne sur le plateau de l'Acropole... Des Propylées à l'Erechteion ; de l'Erechteion au Temple de la Victoire ; du Temple de la Victoire au Parthénon...

Je me rappelle l'impression initiale que l'Acropole me fit, et le premier sentiment que j'éprouvai à sa vue : une émotion respectueuse.

A ce moment-là, et pendant assez longtemps ensuite, j'identifiai l'Acropole à une femme...

Elle n'est plus *une* pour moi, aujourd'hui, l'Acropole, avec ses quatre ruines, et elle ne me



.....

semble plus appartenir uniquement à un genre, au genre féminin.

Il me semble, maintenant, que je porte une façon d'amitié virile, à ses Propylées ; j'ai l'illusion d'avoir, par contre, à offrir à son Erechteion et à son joli temple de la Victoire, quelque chose qui ressemblerait assez exactement à une fervente galanterie ; et je crois que je pourrais, d'autre part, avec la plus réelle sincérité, assurer le Parthénon de mes sentiments de particulière estime et de haute considération...

Mais oui, je jurerais, par instants, que les quatre ruines de l'Acropole sont, deux par deux, des deux genres, et que l'Acropole — hermaphrodite — porte, sur son plateau, deux ruines masculines : les Propylées et le Parthénon (aux lignes vigoureuses, mâles), et deux ruines féminines : l'Erechteion et le gracile petit Temple, aux contours si délicats...



Sans doute est-ce à cause de cela que, lorsque l'Acropole vous a admis dans son intimité, on éprouve pour elle, simultanément, de l'affection et de la tendresse; — et que l'on a l'impression de pouvoir prendre avec elle, tantôt des rendez-vous d'amoureuse amitié et tantôt des rendez-vous d'affectueuse camaraderie.



CONTAGION.

Jean Moréas, ce Grec, qui sut devenir écrivain français, a fait école.

Les écrivains grecs d'aujourd'hui — hésitant à choisir entre les deux dialectes dans lesquels il leur serait loisible de s'exprimer : l'*epistimoniki* ou idiome de l'élite, et le *dimotiki* ou idiome du plus grand nombre — renoncent à composer leurs œuvres dans leur langue maternelle.

L'écrivain grec sait le grec, ma sœur; il sait le grec, mais ne l'écrit pas...



Les curieux de lettres auxquels je demande, depuis quelques jours, de me parler des écrivains grecs contemporains, me fournissent force détails, tantôt sur les œuvres en prose française, ou en vers français, de M. Photiadès, de M. Athanassiadès (qui est préfet de Samos), de M. Emberikos, de M. Alexandre Mavroudis, et tantôt sur les poèmes en langue anglaise de M. André Michalopoulos.

Homère, gagné par l'exemple, écrirait, peut-être, aujourd'hui — qui sait ? — l'*Iliade* en espagnol et l'*Odyssée* en hollandais.



LE MEILLEUR SQUARE.

— On nous reproche souvent — m'avait dit un Grec — de ne pas savoir admirer nous-mêmes l'Acropole, de ne pas savoir lui accorder l'importance qu'elle mérite, de ne pas savoir profiter de son voisinage pour élever nos enfants dans le culte du Beau... Faites-moi donc le plaisir de monter, un dimanche matin, à l'Acropole, et vous verrez combien de nos gosses grimpent là-haut se divertir au milieu des ruines sacrées !

J'ai suivi le conseil aimablement donné.



Je suis monté, une fois de plus, à l'Acropole, hier matin, dimanche.

— Aie l'obligeance — ai-je demandé à l'ami, sachant le grec, que j'avais prié de m'accompagner — de poser à un de ces loustros la question suivante : « Pourquoi est-ce à l'Acropole que, tes camarades et toi, vous venez jouer, de préférence, le dimanche matin ? »

Voici le mot à mot de la réponse que le loustro, interpellé, a réservée à mon ami :

— Pourquoi ?... parce qu'on est mieux ici que n'importe où ailleurs, dans le quartier, M'sieu, pour jouer à cache-cache derrière les grosses pierres qui traînent dans tous les coins.



LE JEU DES « VILLES D'ART ».

Le jeu classique de toutes les « villes d'art ».

On y joue ici, comme ailleurs.

Un indigène — auquel vous venez de vous laisser présenter, dans un salon, dans une salle à manger, au café, à la pâtisserie — vous demande, insidieusement :

— Quelle est la plus forte impression que vous ayez éprouvée, au cours d'une de vos visites dans nos musées? Qu'admirez-vous le plus vivement chez nous? J'aimerais tant connaître



l'opinion d'un homme (ou d'une femme) comme vous !

Entraîné par un patient dressage à ne pas refuser (même lorsque vous n'en éprouvez aucune envie) de vous asseoir à une table de bridge en face d'une grosse dame exubérante ou d'un vieux monsieur sans conversation, vous vous résignez à battre les cartes du jeu que l'on vous impose.

Vous distribuez trois cartes à votre partenaire :

— I. — Le « *Marathon* » du Musée National ; — II. — l'« *Aurige* » du Musée de Delphes ; — III — la « *Victoire rattachant sa sandale* » du Musée de l'Acropole.

Le partenaire fait, aussitôt, la levée : il approuve bruyamment votre choix, ou le blâme sans discrétion.

Et, irrémisiblement engagée, la partie continue...



SPECTACLE GRATUIT.

Un certain nombre de ceux qui visitent Athènes se complaisent, durant la dernière semaine de leur séjour, à voir, chaque jour, le soleil se lever, ou se coucher, sur l'Acropole.

Ils n'ont pas tort...

Pour assister à cette fête de lumière, ils se postent à des observatoires quotidiennement renouvelés.

Ils guettent, successivement, le spectacle :
des flancs du Lycabette (un peu au-dessus du toit de l'Ecole Française);



de la porte d'Hadrien ;
de la colline de Philopappos (1) ;
du sommet de la Pnyx (sur laquelle Thémistocle prononça quelques-unes de ses harangues) ;
ou de la colline des Nymphes ;
d'un certain carrefour empierré, facile à repérer, qui se trouve sur un coteau de l'Hymette, à environ six cents mètres de hauteur ;
etc. ;

Les couchers, en général, sont plus magnifiques, encore, que les levers.

— Regardez ! Regardez ! On jurerait que les pierres du Parthénon commencent à flamber !

L'incendie s'éteint sans pompiers — sinon sans pompe ou majesté.

(1) Mais de l'un, comme de l'autre, de ces deux derniers observatoires, on est un peu gêné, à mon avis, par l'importance inévitable que prennent les ruines romaines qui subsistent à la base du Parthénon.



A L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES.

En haut de la rue Didot.

Une maison blanche, à trois corps, adossée à la colline du Lycabette ; devant la maison, un petit jardin, orné de fleurs — ce qui est rare à Athènes.

Je suis monté ici plusieurs fois, au cours de mon séjour...

L'Ecole (la plus ancienne des missions archéologiques étrangères existant en Grèce) a, ces dernières années, entrepris à Délos des fouilles



importantes ; et deux autres chantiers sont, actuellement, ouverts, sous sa direction : l'un en Crète, l'autre dans l'île de Thasos.

J'ai appris (ailleurs que dans cette maison où tout le monde fait, en souriant, son devoir, sans songer à se plaindre de la dureté des temps), j'ai appris que l'Ecole était obligée de réaliser de véritables tours de force, pour parvenir à continuer les travaux commencés : elle n'a, pour mener à bien ses fouilles, que quarante-huit mille francs de crédit annuel.

Quarante-huit mille francs seulement, à une époque où la moindre pioche coûte cher, et où il faut payer plus cher encore l'ouvrier qui en tient le manche !

Ne serait-il pas possible, vraiment, d'augmenter la subvention de l'Ecole ? Ou bien ne pourrait-on pas découvrir quelques donateurs qui sauraient s'intéresser à notre Mission ?

Qui aidera nos archéologues ?...



Ils savent, sans bruit, faire jaillir, des entrailles de la Terre, les objets les plus précieux : de riches sarcophages, des ornements d'or, voire des Palais crétois entiers. Ils témoignent de beaucoup moins d'adresse pour faire sortir, des poches de leurs possesseurs, des portefeuilles pansus ou des carnets de chèque qui consentiraient à se laisser effeuiller.

Laissera-t-on longtemps, encore, nos fouilleurs se fouiller ?

L'Ecole a eu un bienfaiteur il y a quelques années, un bienfaiteur qui, jusqu'à sa mort, a témoigné de beaucoup de générosité envers elle : le comte L...

Le comte L... était, paraît-il, charmant : le type même du donateur discret... Il n'est jamais venu à Athènes. Il n'a jamais feuilleté un seul



des livres consacrés aux travaux qui avaient pu être entrepris avec les deniers offerts par lui.

Il n'a jamais, tout au long de sa carrière de Mécène, ou d'Hérode Atticus, manifesté qu'une curiosité, une seule : il désirait connaître, chaque année, le 1^{er} janvier, le nombre exact des wagonnets de terre qui avaient été mis en mouvement, par suite des fouilles exécutées, au cours de l'exercice précédent...



PUZZLE.

— Le principe du puzzle, ce jeu d'enfants, a été — me révèle un archéologue — inventé par un des nôtres. Et cette rencontre, d'ailleurs, ne surprend aucun de ceux auxquels les circonstances ont permis de pénétrer les arcanes de notre métier.

» L'archéologie, en effet, depuis quelques lustres — par suite des découvertes successives des Homolle, des Roussel, des Doepfer et des Evans — est devenue, en somme, tout bonnement, une façon de puzzle supérieur... de puzzle qui a,



pour lui, un seul charme supplémentaire : celui de l'imprévu.

» Savez-vous, Monsieur, comment, depuis déjà environ trente ans, on arrive à reconstruire les monuments antiques, dont les fouilles mettent, successivement, les ruines au jour ?... En étudiant, et en repérant, soigneusement, sur les pierres, sur chaque pierre, la place des scellements originaires... Le repérage des scellements terminé, la restauration, n'est plus, avec de la chance, qu'une question d'ingéniosité... Le jeu, pour être bien joué jusqu'au bout, jusqu'à la fin de la reconstruction, n'exige plus que de la patience.

» Puzzle, l'archéologie, Monsieur... puzzle, vous le voyez... puzzle, pas autre chose ! »



DÉFINITION.

Qui donc a donné, du diplomate français, cette définition :

« Un homme qui, toujours, représente son pays ailleurs que là où il aurait souhaité être mis à même de le faire, et dont la diplomatie ne consiste jamais à cacher son sentiment à ce sujet » ?



ATTICISME.

— Vous n'êtes pas un peu affecté — ai-je demandé à un Grec lettré — de savoir que l'on construit un métropolitain, qui va relier le Pirée à Athènes, en passant par l'Acropole ?

— Mais non, Monsieur. Pourquoi cette idée offenserait-elle qui que ce soit ? La construction d'un métro n'est-ce pas encore simplement, au demeurant, l'ouverture d'un nouveau chantier de fouilles ?



« LA PRIÈRE SUR L'ACROPOLE. »

Nous parlions de ces quelques pages des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, il y a un moment.

L'un de nous discutait la *Prière* — avec assez de justesse, d'ailleurs :

— Renan me paraît avoir, dans ce morceau si souvent cité, confondu « raison » avec « raisonnement », et attribué ainsi aux Grecs du v^e siècle des sentiments d'exégètes modernes. Que signifie, au surplus, cette importance extraordinaire accordée par lui à la soi-disant « sagesse » des



.....

Grecs ? « Sages », les Grecs du v^e, ces Grecs nerveux, d'une cérébralité presque malade, follement ambitieux de la beauté et de toutes les beautés ? « Sages », ces Grecs qui...

Quelqu'un doucement, a interrompu la diatribe naissante :

— Allons, allons, calme-toi, mon cher ! Il serait tout à fait déraisonnable d'exiger d'une déclaration d'amour qu'elle soit pondérée et froidement logique.



PROPOS INTERROMPUS.

— Que pensez-vous du caractère grec ? — me demandait, à l'heure du café, un Grec charmant, avec lequel je venais de déjeuner.

— Beaucoup de bien... surtout lorsque j'ai le plaisir de vous avoir en face de moi — ripostai-je, sincère. — Oui, beaucoup de bien !... Je ne suis, en fait, tenté d'adresser qu'un reproche à vos concitoyens : je regrette qu'ils témoignent, dans leurs manières d'être, de je ne sais quoi d'un peu excessif... qui nous étonne parfois,



nous Français... — Ce je ne sais quoi d'excessif est, d'ailleurs, assez différent de l'exagération de nos Marseillais ou de nos méridionaux : les nôtres se blagent, se « galèjent » eux-mêmes, tandis que les Grecs, eux, auraient, plutôt... (vous me permettez, n'est-ce pas ? d'aller au bout de mon idée, puisque, déjà, j'ai commencé à essayé de l'exprimer ?...) une tendance à prendre au sérieux leurs exagérations...

Mon hôte parut assez surpris de ma critique.

Comme c'est un homme fort bien élevé, il ne la discuta pas — bien qu'il en éprouvât une tout à fait visible envie.

Pour changer le sujet de la conversation, il m'offrit un petit verre de liqueur.

Et il insista gentiment :

— Mais si... mais si... goûtez un peu de cette Fine, je vous prie... quand ce ne serait que pour



.....

pouvoir me dire comment vous la trouvez...
C'est une très bonne Fine grecque, vous savez...
Tenez, regardez l'étiquette, et comptez : huit
étoiles.



L'EXCEPTION.

Tous les noms de capitales sont des noms propres pris au singulier.

Tous, oui.

Enumérons-les ensemble, si vous le voulez bien :

Paris, Berlin, Rome, Vienne, Madrid, Stockholm, New-York, Le Caire, Moscou, Tokio, Amsterdam, Lisbonne, Pékin, Constantinople, etc... etc...

Une exception à cette règle : Athènes.

Athènes — *αἱ Ἀθηναί* — est un pluriel.



EUX ET NOUS.

Ambitieusement, orgueilleusement, les Anciens peuplaient les collines : l'Acropole, le Palatin...

Nous avons accepté, nous, de descendre dans les vallées.

Dès Josaphat.

Et, nous agenouillant, nous nous sommes résignés à faire de nos vallées des vallées de larmes.



Ils avaient, eux, le culte de la Perfection. Tout chez eux tendait vers elle.

Ils louaient ce qui était parfait. Ils condamnaient, sans faiblesse, ce qui ne l'était pas.

Forts, absolus, ils récompensaient ceux qui atteignaient la perfection, punissaient ceux qui avaient trébuché en chemin.

Mais quelqu'un est venu chez les hommes, qui, compatissant, les a détendus, leur a enseigné l'indulgence.

Ce mot a été prononcé : absolution.

Absoudre, c'est se contenter de l'à peu près bien, du Beau avec petite tache.

Comment la Perfection aurait-elle pu survivre à la Pitié, promue à la dignité d'un dogme ?



★
★

Les Anciens — hautains — avaient créé les Dieux, tous les Dieux, à leur image.

Nous nous sommes satisfaits d'accorder une barbe, et nos membres, à un Fils unique.

★
★

Les Anciens exigeaient, pour eux, l'immortalité absolue : les momies déjà, je ne vous l'apprends pas, prétendaient à la survie intégrale.

Modestes, nous n'avons demandé un sursis que pour notre âme.



A PROPOS DE LA DATE DE CE VOYAGE.

Plus je prolonge mon séjour à Athènes, plus cette vérité s'impose à moi : je suis venu en Grèce trop tard.

J'aurais dû arriver ici par un beau matin du v^e siècle, du grand siècle, du seul, de l'incomparable — de celui de Périclès.

J'ai essayé de découvrir Athènes vingt-trois siècles trop tard.

Lorsqu'un homme, qui se pique d'être, en général, assez exact, se permet un retard de deux mille trois cents ans, il doit, c'est incontestable, en être puni...



Qu'est-ce qui m'avait attiré en Grèce ?

Le fait que je savais que ce pays avait été la patrie d'un certain nombre d'artistes incomparables.

C'est de leur existence, à tous ceux-là, que j'étais venu — pèlerin respectueux — chercher les traces, à la place même où on les avait bercés, enfants.

Or, aujourd'hui, on ne peut même plus retrouver, sur ce sol, l'emplacement — nivelé — de leurs tombeaux...

Oui, oui, c'est il y a deux millénaires que le charmant *Patris-II*, de la Compagnie Neptos, aurait dû, à l'entrée du port du Pirée, nous confier — ma femme, mes bagages et moi — à un batelier, avec mission de nous amener à quai.

Je ne regrette pas, cependant, d'être venu ici



— même si tard : j'ai pris à Athènes, depuis mon arrivée, une série de bains de classicisme incomparables, dont le souvenir demeurera désormais en moi, précis et délicieux.

Les bains que l'on prend dans les baignoires — jusqu'au bord desquelles des ingénieurs et des architectes ont amené, à notre intention, une eau domptée — offrent, certes, le plus de confort. Mais, pour agréables et commodes que soient ces ablutions, elles ne sauraient laisser des souvenirs analogues à ceux que procurent les baignades que le sort, bienveillant, nous a permis de nous offrir, de temps à autre, face au ciel, sans plafond ni toit entre lui et nous, aux sources mêmes, là où l'eau jaillit, libre, claire et froide, du sol.

Non, non, je ne regrette pas d'être venu en Grèce...

Mais j'aurais pu, peut-être — arrivé ici — après avoir été, d'instinct, tout droit à ce qui



.....

subsiste de l'époque exceptionnelle, unique, et en avoir reçu les joies escomptées, ne pas m'attarder à tenter de retrouver l'introuvable...

★
★ ★

Je me suis demandé, hier, par suite de quel enfantillage ou à cause de quels restes d'influences livresques, je m'étais d'abord acharné à tenter de découvrir, dans ce pays, autre chose que des ruines ou des souvenirs.

Je n'ignorais pas que, depuis vingt-trois siècles, la Grèce n'avait plus jamais su être purement hellène, hellène sans alliages ; qu'elle avait subi, d'abord, durant plus de cinq siècles, la domination romaine ; ensuite, durant plus de dix siècles, la domination byzantine ; après celles-ci, les dominations franque et vénitienne ; et, enfin, pendant plus de quatre siècles encore, la domination turque — la dernière



en date, celle qui n'a cessé qu'il y a moins de cent ans : en 1832.

Je n'ignorais pas que si, depuis un siècle environ, la Grèce avait essayé, un peu plus énergiquement, d'être grecque, grecque simplement, elle avait, néanmoins, fait cette tentative dans des conditions bien paradoxales encore — puisqu'elle avait accepté que, sur les trois rois qui s'étaient assis, à Athènes, sur le trône, dans le Palais-Royal, l'un fût né en Bavière et l'autre au Danemark.

Vu que je n'ignorais pas tout cela, vu que je savais, dès avant de débarquer, que je ne pouvais pas, en venant à Athènes, nourrir la folle espérance de rencontrer, dans ses rues, un Grec, un vrai, un pur, un du v^o, y vivant de la vie de la vraie Grèce, de celle de mes admirations, de la classique, comment se fait-il que j'aie, quand même, commencé par éprouver ici, souvent, une façon de déception — quelque



chose comme l'impression, un peu mélancolique, que l'on ressentirait à visiter, de nouveau, après vingt ans, un appartement où l'on a été heureux, et jeune, et qui sert de foyer, à présent, à d'autres locataires ?...

Je me suis demandé tout cela hier, en effet, une fois de plus.

Et je n'ai pas trop tardé, cette fois, heureusement, à me fournir à moi-même une réponse satisfaisante — une réponse qui, grâce au ciel, m'a apporté, avec l'explication que je me réclamais, l'excuse même de mon apparente inconséquence.

Mon excuse, ma valable excuse, c'est que ceux qui entreprennent des pèlerinages (que ces pèlerinages soient déterminés par la croyance religieuse ou par la foi artistique) ne peuvent pas ne pas espérer que, parvenus au but, ils verront un miracle... un, deux, trois miracles... une succession de miracles, une continuité de miracles,



.....

se produire, malgré tout, en leur faveur — à eux.

C'est incontestable. C'est inévitable. Et c'est, d'ailleurs, charmant...

★
★★

Le petit examen de conscience, auquel vous venez de me permettre de me livrer en votre présence, m'a aidé à évoquer, avec précision, la plupart des jours que j'ai vécus ici, depuis mon arrivée.

En vérité, je n'ai pas le droit de me plaindre.

Les miracles — ces miracles inconsidérément attendus — ne se sont sans doute pas succédés au commandement, en telle quantité, de façon tellement ininterrompue, que j'aie pu avoir, sans cesse, l'impression de retrouver intacts et vivants tous les morts qui habitent ma mémoire. Mais j'ai bénéficié, quand même, à plusieurs



reprises, de quelques heures extraordinaires, de quelques heures qui, avec le recul de temps, me paraîtront, peut-être un jour, presque surnaturelles — c'est-à-dire, par définition même : miraculeuses...



DES GRANDS NOMS.

La semaine dernière (avant d'avoir pu mettre, dans mes impressions, le semblant d'ordre que vous m'avez, au cours de la note précédente, aidé à mettre) j'avais, un jour, assez sottement, demandé à un ami :

— Ne pourriez-vous pas me dire dans quel café, ou sur quelle place, et à quelles heures, il me serait possible, en étant sûr de ne pas le manquer, de rencontrer Thémistocle ?... Ou Démosthène, si vous le préférez ?... Ou encore So-



phocle ?... Ou bien Socrate ?... oui, Socrate, si vous voulez... Cet interlocuteur-là me suffirait...

Mon ami avait, en riant, haussé les épaules.

— Puisque vous prononcez, une fois de plus, ces noms — m'a-t-il dit — ces grands noms... avez-vous remarqué que les Grecs d'aujourd'hui ont su (ce que pour ma part, je trouve assez joli et assez touchant) en faire des petits noms... oui, des petits noms : des prénoms... Des prénoms qu'ils donnent à leurs gosses... le plus naturellement du monde... Des prénoms que le promeneur peut déchiffrer sur les enseignes des magasins... sur les coffres des voitures de livraison... sur les panneaux-réclame... Des prénoms que vous trouverez tous les jours, dans les journaux d'ici, aux rubriques des faire-part de naissances ou de mariages... — Ce n'est peut-être pas une si mauvaise manière, au reste, mon cher, de tenter de renouer les maillons



d'une chaîne rompue par les siècles, et de demander aux fleurs mortes d'hier de servir, quand même, à leur façon, de semence aux récoltes nouvelles ?



BOUCLIER.

Pardonne-moi, lecteur, si parfois, à ton gré, j'aborde mon sujet avec trop de désinvolture.

Laisse-moi, pour tenter d'obtenir plus sûrement ton pardon, me mettre ici, devant toi, sous la protection de La Fontaine.

Le bon, l'excellent La Fontaine — plaidant, un jour, les circonstances atténuantes en faveur de la légèreté d'esprit, native, du Français — n'a-t-il pas écrit :

Nous sommes tous d'Athènes en ce point, et
[moi-même...]

BOUCHER.

Perdons-nous, faisons à ton gré,
 j'écoute tout avec trop de docilité,
 Laisse-moi, pour tout dire, étonné plus tôt
 que de ton pardon, me pardonner, devant toi, sans
 la permission de La Fontaine.

La Fontaine, l'excellent La Fontaine, — plâtrant
 un jour, les circonstances advenues en faveur
 de la légende d'après, au hasard —
 n'est-il pas dit :

Ne me souvenez point d'ailleurs en ce point, et
 [murmure.]



INTERVIEW.

— ... Le journal d'Athènes qui atteint le plus fort tirage — veut bien me dire ce journaliste grec que j'interroge, sans discrétion, depuis une heure — vend 30.000 exemplaires à Athènes et 40.000 dans le reste de la Grèce; au total : 70.000 exemplaires... Ce tirage maximum paraît peu élevé, n'est-ce pas, lorsque l'on songe que la population de notre jeune République atteint à présent, avec les réfugiés venus d'Asie-Mineure, presque six millions d'habitants ?... Mais chez nous, voyez-vous, Mon-



.....

sieur, les affaires de l'Etat passionnent tous les citoyens, tous tant qu'ils sont : on ne *lit* pas la politique ; on la fait... Aussi bien est-ce lorsqu'un Etat est en formation comme le nôtre, lorsqu'il en est encore à la période constructive, que chacun peut, et doit, se dire : « L'Etat, c'est moi » ; oui, l'Etat, c'est lui, — car c'est lui qui le fait.

« Grâce à Dieu le pays, maintenant, possède un gouvernement fort.

« M. Venizelos a bénéficié d'élections qui lui ont conféré, derechef, la puissance, assuré, le respect. Il pourrait agir en souverain absolu, ou en dictateur, si l'envie lui en prenait. Ses partisans (la nation presque entière aujourd'hui) souhaiteraient même, parfois, le voir témoigner de plus d'énergie encore, ou d'intransigeance, qu'il ne consent à en montrer ; il y a quelques jours à peine, un journal vénizéliste lui disait, textuellement, une fois de plus : « Vous êtes un gent-



leman, monsieur Venizelos, et comme tous les gentlemen vous gardez trop volontiers vos gants; enlevez-les, ces gants, sapsristi ! et jetez-les, enfin, à la figure de ceux qu'il convient de gifler publiquement. »

« Le pays, depuis le départ du roi Constantin, a repris goût à la vie.

« Il était, il y a peu d'années encore, épuisé par les guerres que, depuis 1911, il avait — pendant plus de dix ans ! — subies ou poursuivies, pour assurer sa liberté, affermir ou étendre son influence, ramener, dans son sein, ceux de ses frères qui avaient été (ou qui s'étaient) détachés de lui.

« Il ne veut plus penser au passé, le pays, mais à l'avenir.

« La tâche qui s'impose à lui, maintenant, la tâche que son Gouvernement paraît vouloir mener à bien pour lui, est, au reste, des plus importantes : la trêve de paix en Europe, touche à sa



fin, bon gré mal gré. Il faut, sans nouveau retard, que le continent se mette, tout entier, courageusement, à préparer, dès aujourd'hui, d'arrache-pied, la prochaine Grande Guerre : la plus grande, celle de 1930.

« Et nous espérons bien que vous, Français, vous serez, cette fois-là — permettez-moi de vous le dire — dès le début des hostilités à nos côtés, et que c'est en alliés indissolubles que nous combattons jusqu'au bout, jusqu'à son extermination définitive, l'ennemi commun... »



LES RAISONS DU TALON.

La princesse Lucien Murat est venue ici, il y a deux ans.

A la gare d'Athènes, une élégante jeune femme s'était installée, en face d'elle, dans le compartiment du train qui allait la ramener à Paris.

— Puis-je vous demander, Madame — ne tarda pas à s'enquérir la princesse, curieuse — combien de fois, durant votre séjour, vous êtes allée à l'Acropole ?



— Je n'y suis pas montée, Madame — répondit l'enquêtée, avec un aimable sourire — c'est vraiment trop haut pour nos talons Louis XV.



PARURE.

Du golfe de Corinthe — que le bateau du retour traverse en ce moment — on ne peut pas ne pas le constater : l'Attique, aimée des Dieux, s'est vu offrir par eux un collier de trois rangs de collines.



EN GUISE DE CONCLUSION :
A PROPOS, ENCORE, DE LA DATE DE CE
VOYAGE.

J'étais venu rendre une déférente visite à une vieille grand'mère, à la plus justement vénérée des grand'mères — à la grand'mère de notre civilisation.

Je me suis, dès l'arrivée, penché sur son chevet.

J'ai constaté que, physiquement, notre aïeule était cassée par l'âge, réduite, tassée, diminuée — au point de n'être plus que l'ombre d'elle-même.



Et, il m'a paru que, mentalement, elle était, comme on dit, « retombée en enfance ».

Bientôt, cependant, en m'attardant à ce chevet, il me fut donné d'éprouver une surprise : cette rechute en enfance ne se bornait pas, comme de coutume, à marquer une fin ; elle s'affirmait le prélude, cette enfance-là, cette deuxième enfance-là, d'un authentique recommencement.

★
★ ★

Alors ?...

Alors suis-je, en effet, venu en Grèce vingt-trois siècles trop tard ?...

N'y suis-je pas, plutôt, venu cent cinquante ans trop tôt ?...



CAUCHEMAR.

J'ai rêvé, cette nuit, que j'étais « recalé » à mon baccalauréat.

1929.





PAGES DE CE CARNET

Expectative	5
L'utile précaution, ou : « n'oublions jamais d'éclairer notre lanterne »	9
Le mal de mer	11
Arrivée	13
Présentation à l'Acropole	17
Soleil	21
Explication	23
Les Propylées	25
Souvenirs d'école	27
Paysages attiques	29
Généralisations	33
Ceintures	37
Les <i>loustros</i>	39
Inclination	43
Formule	45
Vernissage	47
Recette	51
Plafond	53
Images de missels	55
L'étreinte	57



Point de vue	59
Marathon. — Vestiges du sanctuaire de Pyrgos . . .	61
Le mari idéal.	63
... de la pluie et du beau temps	67
Excursion à Delphes	69
La poignée de mains	73
Hermaphrodite	79
Contagion	83
Le meilleur square	85
Le jeu des « villes d'art ».	87
Spectacle gratuit	89
A l'école française d'Athènes	91
Puzzle	95
Définition.	97
Atticisme.	99
« La prière sur l'Acropole ».	101
Propos interrompus.	103
L'exception.	107
Eux et nous.	109
A propos de la date de ce voyage.	113
Des grands noms	121
Bouclier	125
Interview	127
Les raisons du talon	131
Parure	133
En guise de conclusion	135
Cauchemar.	137

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 5-1929

RENDEZ-VOUS AVEC L'ACROPOLE.

MAX

FISCHER

RENDEZ-

VOUS

AVEC

L'ACROPOLE

Papier de Hollande